

Martine Roffinella

# Venise Off

roman

LA MANUFACTURE DE LIVRES  
la manufacture de livres

*« Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant. »*

*Michel Butor, La Modification.*

## Venise Off-1

En gros ça commence à l'adolescence cette histoire d'aller à Venise seulement avec le grand amour de ta vie l'unique-le-seul.

D'où t'est venue cette idée mystère et boule de gomme mais bing elle est tout de suite là plantée dans ta tête. Genre ça sera Venise ou rien et rira bien qui rira la dernière. Donc tes deux pieds dans la soixantaine t'en reviens pas de tout cet empilement d'années passées à ne pas aller à Venise avec ton grand amour l'unique-le-seul. C'est cuit les gondoles tu te dis. *Addio* les vaporetos et tout le toutim. Le cimetière du village où tu crèches te nargue tous les matins quand tu promènes ton petit chien. Bientôt ton tour ça te marmonne entre les tombes et tu te

demandes si c'est si tranquille que ça ces jardins de pierre avec tous ces morts entassés au même endroit. Pas sûr que ce soit *tip-top* pour roupiller à l'aise Blaise comme on disait quand t'étais jeune – non mais qu'est-ce que c'est devenu ringard-boomer ton parler des seventies. Comme *cool Raoul relax Max* haha tu te bidonnes quand même et après tout pourquoi tu te gênerais ? T'es seule alors t'as bien le droit de te poiler un bon coup – *poiler* ça se dit plus non plus mais au fait qu'est-ce qu'on dit au XXI<sup>e</sup> siècle ? *S'éclater* ? non ça date aussi et c'est quoi le rapport avec les tombes du cimetière où tu te balades tous les matins ? Bah on s'en cogne c'est les morts en boîtes qui t'inspirent ces réflexions. Faut croire que ça vole pas haut la mort et même que ça végète au ras du sol.

Ajoute à ce tableau que t'as plus de parents ni personne à qui envoyer une carte postale de Venise où t'iras pas. Quoique l'idée de la carte postale ça pique un peu concernant tes parents qu'ont jamais trop kifé que tu sois gouine. Mais bernique t'aurais envoyé la carte quand même avec un mot du style *Bons baisers d'ici je vais bien*. Car forcément ç'aurait été l'extase d'être à Venise

vu que t'attends depuis mille vies d'y aller et que là le compte à rebours s'affole. Le mot fin tu le reluques et il clignote et putain ça te fait plus trop marrer. Les trois quarts du chemin sont salement bouclés comme les trois quarts des peaux caressées et des bouches embrassées et des corps aimés. Grosso modo t'as quasi fait le tour des bouches-peaux-sexes et toujours pas d'alliance au doigt. Ça a pas fait *tilt* donc faut croire que t'as pas su bousculer le flipper. Tiens si t'allais sur un site Internet qui cause de Venise avec une liste longue comme le bras des artistes qui ont été *follement heureux* là-bas? C'est *magique* et *tutti quanti* alors que toi la magie que dalle. *Niente*. Arrivée bonne dernière t'as qu'à te contenter de Google foutaise à gerber où y a même pas de quoi se mitonner un rêve.

Tu dis ça maintenant que t'es une vieille goudoue asociale mais ado des rêves dodus t'en avais plein. Surtout depuis le jour où t'as enfin pigé que t'aimais les femmes. Avant l'âge de dix-sept ans t'es sortie avec des garçons mais coucher non ça se faisait pas et on risquait de choper un bébé. Alors on se contentait de tripotage de-ci de-là dans des recoins. Tu jouissais pas eux si. Tu

sais pas trop si ça te plaisait peut-être même que non c'est pas clair. T'étais comme un mannequin en plastoc creux. Gamine un sale vieux t'avait trifouillée et depuis les mains de mecs tu trouvais ça râpeux. T'as pas pris de pénis dans ta bouche ça non tu pouvais pas. T'en as fait coulisser deux sans faim parce qu'il fallait bien tu pensais.

Un jour le dernier fiancé que t'as eu (un quelconque Bernard devenu banquier t'as su plus tard) t'envoie une lettre. Dedans il écrit : « *J'en ai marre de venir te voir pour te faire deux bises.* » Incroyable que tu t'en souviennes encore plus de quarante ans après (parce que la lettre tu l'as jetée illico). Eh ben « *Ne viens plus* » tu lui réponds aussi sec. Et là tu repasses dans ta tête tout ton émoi pendant des années pour une prof de français que tu vénértais comme une dingue. Et aussi le choc en voyant Marie-Hélène Breillat et la chanteuse Dani s'embrasser dans la série des *Claudine* tournée par Édouard Molinaro<sup>1</sup> (quel scandale à l'époque mais c'était d'après Colette alors bon). T'en déduis que t'es peut-être lesbienne. On parle pas de ces choses avec tes

---

1. Diffusée sur TF1 en 1978.

parents alors tu peux que supposer. Tu sais pas ce que ça peut être aimer une femme. Ça doit ressembler à ce qu'on se fait à soi-même tu te dis alors que non ça n'a rien à voir. Tu te revois c'est toi là environ six mois avant le bac. Dans ta ville y a un établissement en plein centre fréquenté par les gouines. Le *Bar d'Orient*. Tu t'y incrustes plusieurs après-midis de suite avec tes cours à réviser. Une brune à cheveux courts apporte souvent des livres à la barmaid. De faux airs de la chanteuse Barbara. Les bras longs et sveltes. La démarche dansée. Sûrement une libraire tu penses. Ni une ni deux tu écumes les quelques librairies de la ville. Avenue Gambetta la dame est là. Quand tu entres elle est en train de parler du *Cahier volé* de Régine Deforges. Dès lors tu fais chaque jour le siège de la boutique après les cours. Collée à la vitrine tu décanilles plus. Maintes fois elle te longe sans ciller. Et puis un midi « *Vous voulez prendre un verre ?* » elle lance. On remonte l'avenue Gambetta. Le silence tire des coups de canon dans tes oreilles. Chaque mot que tu voudrais prononcer est aussitôt explosé c'est un carnage. Tout en haut en lisière de la vieille-ville y a un autre établissement tenu par

des lesbiennes. C'est le bar *Quand même*. Une dame d'allure masculine demande ce qu'on veut boire. Tu dis un Coca. La dame rit. « *Alors Jo, on fait la sortie des écoles, maintenant?* » Ta face écarlate. Tes jambes en pudding. Ça houle. Mais donc la femme s'appelle Jo. Elle te demande ton âge. « *Dix-sept ans. Je passe mon bac cette année.* » La dame derrière le comptoir s'en mêle encore. « *Fais gaffe, Jo, elle est mineure.* » Tu t'enhardis. Et elle? « *Trente-cinq ans.* » Après elle te demande les notes que t'as eues au bac français. « *Quatorze sur vingt à l'écrit; même note à l'oral.* » Elle te félicite. « *Et ensuite?* » Tu veux devenir écrivain. « *Ah! mais c'est très difficile!* » Pffuit ta vie sera écrire et rien d'autre tu déclames le menton haut. D'ailleurs t'as déjà publié des poèmes. « *Je pourrai lire?* » Pour ça il faudrait se revoir. Jo propose un rendez-vous le mercredi suivant. « *Jour où y a pas école haha!* » ironise la dame qui essuie des verres en mâchant quelque chose. Un cure-dent tu supputes. D'accord tu dis très vite. Et tu files.

Le mercredi tu la retrouves dans un petit restaurant de la vieille-ville tenu par deux femmes. Deux Christiane – la petite et la grande. T'es un corps inhabité en mauvais équilibre sur ta

chaise. Ta bouche est une viande morte. « *Vous n'êtes pas très bavarde* » dit Jo. Et au bout d'un moment : « *Vous préférez qu'on s'en aille d'ici ?* » Tu fais signe que oui. Chez elle y a deux flûtes à champagne sur une table basse. Elle apporte un Dom Pérignon. « *Vous connaissez Barbara ?* » Elle passe *Amours incestueuses*. « *Tu as couché tes vingt ans à ma quarantaine...* » Oui c'est ce qui se produit. Tu couches tes dix-sept ans à ses trente-cinq. C'est la première fois. Ce qui fera dire au psy chez qui on te traînera de force : « *Elle a commencé sa vie sexuelle avec une femme. Elle est irrécupérable à présent.* » Le mot *irrécupérable* te percute encore. Ça t'évoque une poubelle. Mais pour le moment Jo te fait l'amour. T'es trop crispée pour connaître l'orgasme mais tout ce que tu vis est couleur. Pas comme ce que le vieux dégueulasse a fait à ton sexe quand t'avais douze ans. Et à l'opposé des gestes râpeux des garçons que t'as connus. Tu te souviens d'un qui t'entraînait dans une cabane de chasseur. T'avais genre quatorze ans. Lui au moins dix-huit. T'étais comme dédoublée quand il t'emmenait là. Quelqu'un prenait ta place dedans toi. Depuis le vieux dégueulasse t'avais beaucoup de moments

d'absence où d'autres personnes squattaient ton corps. T'en as encore près de cinq décennies plus tard. Donc dans cette cabane t'es debout toute droite les bras ballants. Il descend ta culotte et te tripote. Ça te fait rien du tout mais tu crois que c'est normal d'être là. Que c'est ton lot. Tu jouis pas mais ça doit mécaniquement mouiller un peu. Alors il met un doigt qu'il lèche puis s'assoit. Il écarte ses jambes. Il prend sa queue. Il la malaxe à toute vitesse. Il éjacule. Tu vois ça et berk il te rappelle le vieux dégueulasse. Ensuite c'est black-out. Ta mémoire a tout ravagé la garce qui a cru bien faire. Tu te creuses les méninges comme une tarée mais t'arrives pas à te souvenir combien de fois t'as servi de poupée à cet homme. Ni comment ça avait commencé. D'ailleurs cette scène t'est revenue après tes soixante ans. La diapo s'est intercalée d'un seul coup. T'es restée figée dans le magasin où tu faisais tes courses. T'avais un paquet de lingettes à la main. Lui s'essuyait la bite avec un mouchoir.

Jo c'est l'antidégueulasserie. Au lieu d'avoir une queue elle a un beau triangle. Il te faudra du temps pour oser y glisser ta main.

Avec Jo le projet est de filer en Belgique. Elle veut te présenter ses amies Françoise Mallet-Joris et Marie-Paule Belle. T'as les yeux grands comme des mondes rien qu'à imaginer les voir ces deux-là que t'adores. De là direction Venise. Comme dans ton rêve que Jo partage. « *Venise c'est l'amour à la vie à la mort!* » Et toi tu dis : « *On fera semblant de s'épouser pour de vrai!* » Parce qu'à l'époque pas question de mariage pour tous. L'homosexualité est encore un délit et répertoriée comme une maladie mentale. Mais enfin Jo dit qu'on peut faire comme si et avoir une belle cérémonie. T'applaudis. Ta mère a été la femme d'un seul homme alors toi tu veux être la femme d'une seule femme. Et à Venise il se trouvera bien quelqu'un pour nous bénir dit Jo. « *Sinon on ira à Las Vegas!* » Toi tu l'aimes follement. Tu réussis ton bac. Jo lit tes poèmes et commence à t'appeler son *petit génie*. Elle t'offre une parure de stylos plume et bille. De toute façon t'auras pas à travailler elle répète ça souvent. En Belgique tu feras qu'écrire et rien d'autre. « *Nous aurons largement de quoi vivre* » promet Jo.

Les copines de Jo t'adoptent. Elles aussi t'appellent le *petit génie*. Elles ont toutes l'âge de Jo voire davantage. Quand elle sait qui tu es la propriétaire du *Bar d'Orient* pousse un cri. « *Son père va t'arracher la tête, Jo ! Je le connais bien ! On a été à l'école ensemble.* » Mais Jo n'écoute pas les mises en garde. Toi folle éperdue tu fais gaffe à rien. T'es jeune et tu te crois immortelle. Z'ont qu'à s'attaquer à toi et ce sera vite réglé. Mais ta mère reçoit une lettre anonyme. Sa meilleure amie lui confirme que ce qui est écrit dedans c'est vrai. Que tu couches avec une lesbienne *notoire*. Une *belle salope* et quelle *foutue porcherie* de voir ça conclut le corbeau.

C'est à partir de là que le malheur t'a choisie pour amie. À seulement un mois de ta majorité. Ta mère entre en trombe dans ta chambre. Elle te montre la lettre. « *Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'est quoi cette femme ?* » (Et non pas : « *C'est qui ?* ») Et toi bravache tu réponds : « *Cette femme je l'aime.* » Le visage de ta mère se déforme. Si plein de haine que la peau jaunit et luit comme au jour de sa mort (tu penses maintenant). La bouche s'ouvre. Elle dégueule des flots de vase. Les yeux jettent des paquets de poison. Les bras

se lèvent. Les poings cherchent ta tête à frapper. Tu tentes de te glisser fissa sous le lit. Comme petite tu faisais quand elle voulait te filer la roustie. Mais t'es trop grande à présent. Ta mère te donne des coups de pied dans le ventre. Elle te tire par les chevilles. Frappe encore. « *On va voir ton père!* » elle crie. Elle hurle autre chose mais t'entends pas. Dans ta tête le son est coupé. Tu planques ta figure enfin t'essaies. Tu vois le visage de Jo. En fond sonore cette chanson de Reggiani qu'elle te passe les jours où la différence d'âge devient boulet. « *Il suffirait de presque rien/ Peut-être dix années de moins...* » Ta mère te pousse hors de ta chambre. Ensuite le couloir. L'atelier de ton père. Cerveau exsangue. Tu claques des dents. Tes parents ils se parlent. Ta mère lui aboie des phrases aiguës. Sans doute « *Ta fille est une gouine!* » Lui brutalement livide. Lui disparaît. Puis le voilà avec un fusil. Il te met en joue. Appuie le canon de l'arme sur ton ventre. Deux cliquetis. Obéissance du mécanisme prêt au tir. Ta mère soudain s'interpose. Elle met son ventre devant le tien. Ça se passe dans le local qui sert de chaufferie et de buanderie. T'es acculée contre le siège des toilettes. Tu cries pas. Tu

pleures pas. On dirait un meuble. Tu penses avoir pissé de peur dans ta culotte mais tu sens rien. Même le corps de ta mère devant le tien tu le sens pas. Ton cerveau s'est collé aux abonnés absents. Faudra des heures pour qu'il se rebranche à la vie.

Ensuite on t'enferme. Seul ton copain d'enfance – que Jo a toujours soupçonné de nous avoir dénoncées (mais c'est pire que ça car ces gens s'y sont mis à plusieurs dont la meilleure amie de ta mère cliente de la librairie qui employait Jo) – a le droit de te visiter. Une fois par jour tu peux aller te promener avec lui sur le port. Un après-midi sans faire exprès tu dépasses de cinq ou dix minutes le temps qui t'est accordé. Et alors là ta mère déboule comme une cinglée dans sa petite auto. Quarante-cinq ans après tu revois tout comme si ça se passait aujourd'hui. Ses traits violemment crispés par la haine et le dégoût. Longtemps t'as pourtant cru avoir oublié cette monstrueuse physionomie. Ta mère hargneuse et méchante. Destructrice. Mais ce masque-là elle l'a retrouvé peu avant de crever. Et ça t'a fait écumer. T'en avais la bave aux lèvres. Mais là t'as dix-sept ans. T'es qu'à quelques semaines

de ta majorité. Avant l'heure c'est pas l'heure. Tu peux pas t'enfuir.

Pendant ce temps quelqu'un a prévenu Jo. Inquiète à mort. « *Alors qu'est-ce qu'on branle ?* » Toute la bande de goudoues projette de t'enlever. On foutra le camp en Belgique. Mais d'abord faut que tu puisses sortir de la maison familiale. Reprendre le job de serveuse saisonnière que t'avais à peine commencé juste après avoir passé le bac. *Chez Nicole à La Capte.*

Au bout de quinze jours d'enfermement ton père se pointe dans ta chambre. Il pose ses lourdes fesses sur ton plumard. Il te raconte comment ta mère était frigide ou presque au début de leur mariage. Il fait le geste avec ses doigts. « *J'ai brigué longtemps avant d'arriver à la faire jouir* » il dit derrière sa moustache. *Briguer* en parler du Sud ça veut dire trifouiller avec insistance. C'est pas croyable d'entendre ça t'es déjà en enfer. Ton estomac tangué ça te brasse. Tu retiens le vomi dans tes joues. Tu regardes ton géniteur puis ses mains qui ont fourragé dans le sexe de ta mère qui jouissait pas. Plus tard elle te confirmera que oui oui y a rien de plus vrai et qu'elle a dû attendre ta naissance pour enfin